

fort peu de farine, nous eûmes une colle fort claire qui nous désaltéra tant soit peu.

« Tout le bois que nous avions apporté fut consumé vers huit heures du soir et cette nuit fut si froide que le Sieur Vaillant, père, fut trouvé mort le lendemain. Cet accident fit penser à Mssrs Furst, Léger et à moi qu'il était à propos de retourner à notre cabane, elle était plus petite et par conséquent plus chaude que celle des matelots ; il ne tombait plus de neige et il n'y avait point d'apparence qu'il en tombât davantage. Quelque grande que fût notre faiblesse, nous entreprîmes de jeter dehors de notre première demeure les glaces et la neige dont elle était remplie ; nous y portâmes de nouvelles branches de sapin pour nous servir de lit, nous allâmes chercher du bois et fîmes grand feu, au dedans et au dehors de la cabane, pour l'échauffer de tous côtés. Après cet ouvrage qui nous avait beaucoup fatigués, nous fîmes chercher nos compagnons ; je portai les Sieurs de Senneville et Vaillant, fils, qui avaient les jambes et les mains gelées ; Monsieur Le Vasseur, Basile et Foucault moins incommodés que les autres, tâchèrent de se traîner sans secours ; nous les couchâmes sur les branches que nous avions préparées, et pas un d'eux n'en sortit qu'après sa mort.

» Le dix-sept, Basile perdit connaissance et mourut le dix-neuf. Foucault, qui était d'une constitution robuste et qui avait de la jeunesse, souffrit une violente agonie ; les mouvements qu'il se donnait pour se défendre contre la mort nous faisaient trembler et je n'ai guère vu de spectacle plus horrible. Je tâchai de m'acquitter de mon devoir dans ces tristes occasions et j'espère de la Bonté divine que mes soins n'auront pas été inutiles au salut de tous ces mourants. » (1)

Sans sa profonde humilité notre Récollet eût pu écrire que si aucun de ces malheureux ne mourut en désespéré, ce fut par ses conseils, ses bonnes paroles, son dévouement et son exemple. Lui aussi souffrait dans son corps et son cœur ressentait les souffrances des autres ; mais il oubliait ses propres douleurs pour prodiguer ses soins à ses compagnons. Comme prêtre, il se devait à leurs âmes, mais il exerça aussi, et jusqu'à l'héroïsme, l'office du bon Samaritain, envers leurs corps dont les membres tombaient en pourriture. Le peu qu'il nous en a dit et qu'il nous en dira, suffit pour faire deviner la profondeur de son dévouement et l'héroïsme de sa charité.

(A suivre.)

FR. ODORIC-M., O. F. M.

(1) Lettre VII.